

DU MÊME AUTEUR

Mémoires imaginaires de Charles Villette, député à la Convention nationale

- GUERRE ET LETTRES
- UN PHILOSOPHE DE COMÉDIE

www.charlesvillette.fr

Jean-Michel Blengino

LE GENDRE DE VOLTAIRE

*Mémoires imaginaires de Charles Villette,
député à la Convention nationale*

Tome 3

1777–1793

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-9405-1

© Jean-Michel Blengino 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle,
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À tous ceux qui, à l'instar de Charles Villette,
s'élèvent contre la violence



Charles Gillette

Il lui-même donna le portrait
 peu ressemblant pour le plaire
 disait il à l'adate du
 jour où il serait
 guillotiné.

Cet homme faible de caractère était devenu
 ferme et courageux peu de temps
 avant sa mort
 Contre les Violences de la montagne.

Résumé du premier volume, *Guerre et Lettres*

À Paris, dans la seconde moitié du règne de Louis XV, Charles de Villette, un fils de famille qui a étudié à Louis-le-Grand puis en Sorbonne, ne se sent guère d'affinité avec la carrière de magistrat choisie pour lui par son père, un riche financier. Il hésite entre l'armée et les belles-lettres pour s'y faire un nom. La guerre de Sept Ans, qui oppose la France, l'Autriche, la Saxe et la Russie à l'Angleterre et à la Prusse, vient d'éclater. Plutôt que la fréquentation des salons littéraires, le jeune Villette choisit la vie des camps, et part combattre en Allemagne. Il ne s'y montre pas sous son meilleur jour, malgré les efforts déployés par le prince de Condé pour adoucir la vérité. Par ailleurs, ses amours masculines font jaser.

Une fois la paix faite, il se souvient que sa mère, avant de mourir, l'avait recommandé à Voltaire, qu'elle avait connu autrefois. Accompagnant Condé aux états de Bourgogne à Autun, il y fait la connaissance du philosophe, venu plaider sa cause dans un banal conflit de voisinage. De retour dans la capitale, s'étant inventé, pour faire taire les commérages à son sujet, un duel d'honneur au cours duquel il aurait tué un homme, Villette est mis en prison par lettre de cachet, puis enfermé à la Petite-Pierre, en Alsace. Quand il en sort, face à l'interdiction qui lui est faite de revenir à Paris, il trouve refuge à Ferney, chez Voltaire. Peu après, son père meurt. Le voilà qui devient un richissime marquis ; une nouvelle page de sa vie va s'écrire.

Résumé du deuxième volume, *Un philosophe de comédie*

Le tout nouveau marquis de Villette veut prendre une maîtresse, mais pas n'importe laquelle : ce sera Sophie Arnould, la « reine de l'Opéra ». Cela n'est pas du goût de l'amant en titre de la cantatrice, le comte de Lauraguais. Leur différend le ramène en prison. À peine en est-il sorti que Voltaire le rappelle auprès de lui à Ferney, et le charge d'une mission à Genève auprès du banquier Jacques Necker, lui-même envoyé là en conciliateur par la France. À Lausanne, il découvre une vie intellectuelle brillante qu'il n'y soupçonnait pas. De retour à Paris, il navigue entre philosophie et libertinage, est à nouveau la cible de méchants quolibets, s'aménage un somptueux palais sur les bords de la Seine, devient l'amant d'une comédienne, entre en franc-maçonnerie, avant qu'une bouffée de mauvaise humeur ne lui fasse à nouveau quitter la ville.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

CHARLES (MARQUIS) DE VILLETTE

FRANÇOIS-MARIE AROUET, DIT VOLTAIRE, écrivain, auteur dramatique et philosophe

JEAN LE ROND D'ALEMBERT, NICOLAS CARITAT DE CONDORCET, mathématiciens, écrivains et philosophes

MARIE-LOUISE MIGNOT, VEUVE DENIS, nièce de Voltaire

JEAN-LOUIS WAGNIÈRE, secrétaire de Voltaire

REINE-PHILIBERTE ROUPH DE VARICOURT, pupille de Voltaire, puis marquise de Villette

PIERRE MARIN ROUPH DE VARICOURT, séminariste puis curé de Gex, son frère

FRANÇOIS ROUPH DE VARICOURT, garde du corps du roi, leur frère

MARIN-ÉTIENNE ROUPH DE VARICOURT, GILBERTE PROSPÈRE PREZ DE CRASSIER, parents des trois précédents

HIÉRONYME CAPERAN, architecte, ami de Villette*

ANTOINE CARRIER, secrétaire du marquis de Villette jusqu'en 1778

HENRI LAMBERT D'HERBIGNY, MARQUIS DE THIBOUVILLE, écrivain

JACQUES NECKER, directeur du Trésor puis Premier ministre des finances

JEAN-FRANÇOIS DE LA HARPE, écrivain d'origine vaudoise

PHILIPPE-CHARLES DE PAVÉE DE VILLEVIEILLE, militaire et homme de lettres

CHARLES-AUGUSTIN DE FERRIOL D'ARGENTAL, ambassadeur et ami de jeunesse de Voltaire

SOPHIE ARNOULD, cantatrice

NICOLAS THOMAS BARTHE, auteur dramatique

CLAUDE DUPUITS DE LA CHAUX, militaire

CLAIRE-JOSÈPHE LÉRIS, DITE M^{LLE} CLAIRON, FRANÇOISE-ROSE GOURGAUD, DITE M^{ME} VESTRIS, sociétaires de la Comédie-Française

JOSEPH JÉRÔME LEFRANÇOIS DE LALANDE, astronome

BENJAMIN FRANKLIN, physicien et représentant des États-Unis en France

LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER, écrivain

ABBÉ VINCENT MIGNOT, frère de M^{me} Denis, neveu de Voltaire

ALEXANDRE DE DOMPIERRE D'HORNOY, neveu de M^{me} Denis et de l'abbé Mignot, petit-neveu de Voltaire

ABBÉ DE TERSAC, curé de Saint-Sulpice

ABBÉ GAULTIER, ancien jésuite

JEAN CHARLES PIERRE LENOIR, lieutenant général de police (jusqu'en 1785)

ANTOINE-JEAN AMELOT DE CHAILLOU, secrétaire d'État

LÉONARD RACLE, architecte de Voltaire à Ferney

CLAUDE-MARIE GUYÉTAND, secrétaire du marquis de Villette à partir de 1781

ÉLISABETH LOUISE VIGÉE, DITE M^{ME} LEBRUN, portraitiste

CHARLES DOMINIQUE DE VISSERY DE BOIS-VALÉ, avocat à Saint-Omer

ANTOINE-JOSEPH BUISSART ET MAXIMILIEN DE ROBESPIERRE, avocats à Arras

SOPHIE DE GROUCHY, épouse de Condorcet

OLYMPE DE GOUGES, femme de lettres

ALEXIS, jeune ouvrier typographe*

MARIE-ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVRE, duchesse d'Orléans

LOUIS THIROUX DE CROSNE, lieutenant général de police (1785–1789)

FRANÇOIS-JOSEPH BÉLANGER, décorateur et architecte

RENÉE-PÉLAGIE CORDIER DE MONTREUIL, cousine de Charles de Villette, épouse du « marquis » de Sade

JEAN SYLVAIN BAILLY, astronome, président de l'Assemblée nationale puis maire de Paris

ANACHARSIS CLOOTS, PIERRE-LOUIS MANUEL, HONORÉ RIQUETTI DE MIRABEAU, JEAN-MARIE ROLAND DE LA PLATIÈRE, ANTOINE DE SAINT-JUST, révolutionnaires

CLAUDE-GABRIEL ROUPH DE VARICOURT, garde du corps du roi, frère de M^{me} de Villette

ABBÉ JACQUES-ANDRÉ ÉMERY, cousin de M^{me} de Villette, supérieur des Sulpiciens

* *Personnages fictifs.*

BELLE ET BONNE

Sur la route de Genève, je fis halte à Ferney. J'avais changé de sentiment et résolu de ne pas poursuivre plus loin que là si on me proposait d'y séjourner quelque temps. C'était le début de l'automne, et les proches montagnes ne s'étaient pas encore couvertes de leur blanc manteau de neige hivernal. Voltaire, que j'avais depuis Cussigny averti de ma visite et que le fracas des chevaux et des roues de ma voiture avait alerté, m'attendait sur le perron de son château, appuyé sur sa canne, avec sur la tête son éternelle perruque grise à cinq marteaux, tout autant démodée que l'habit qu'il portait : souliers et bas gris, longue veste de cette étoffe damassée qu'on appelle basin. Je le trouvais vieilli. Il est vrai qu'il avait alors quatre-vingt-deux ans bien sonnés.

– Soyez le bienvenu, mon cher. Votre présence fait honneur à notre petite auberge, qui a dû se passer de celle de l'empereur, qui voici quelques jours y était attendu pour le dîner, mais dont l'équipage a traversé notre pauvre village à bride abattue, sans daigner y faire la moindre halte. Je ne sais ce qui lui est passé par la tête. Au moins aura-t-il profité de ce que j'ai fait enlever les pierres du chemin jusqu'à Versoix.

Joseph II était en effet arrivé à Paris le 1^{er} avril précédent. Il était venu parler avec Louis XVI, son beau-frère, de questions de haute politique dans lesquels les intérêts de la maison d'Autriche étaient en jeu, mais aussi conseiller le couple royal sur le chapitre de ses difficultés conjugales. On sait que, s'il échoua sur le premier point, il eut plus de succès sur le second, la reine donnant naissance à son premier enfant, une fille, dix-

huit mois plus tard. Sur la scène de l'Opéra, la visite de l'empereur avait permis à Sophie Arnould d'échapper une fois encore au sacrifice promis à Iphigénie, car Marie-Antoinette avait mené son frère aîné, qui cachait son identité sous le nom de comte de Falkenstein, titre auquel certes il pouvait prétendre, applaudir l'ouvrage de Gluck. L'empereur avait ensuite accompli un tour de France du port du Havre jusqu'à la cité de Carcassonne et s'en était ensuite retourné à Vienne en passant par Genève et Lausanne. Le roi de Prusse avait écrit au Patriarche qu'il fallait attribuer l'incivilité vénielle dont Joseph s'était rendu coupable envers lui au désir de ne point déplaire à sa mère, la reine de Hongrie, qui craignait qu'une visite à Voltaire fût prise pour une approbation de son irréligion.

– Tant pis pour l'empereur qui a, m'a-t-on dit, joué le même mauvais tour à M. de Choiseul à Chanteloup. Il n'aura point pu goûter de mes petits pâtés. Mais nous avons eu ici M. et M^{me} de Beauvau¹, qui, quant à eux, ont été sensibles aux appas de cette villégiature.

Une jeune fille se tenait derrière Voltaire, prête à le soutenir au cas où ses vieilles jambes lui feraient défaut.

– M^{lle} Routh de Varicourt, qui vit avec nous depuis presque deux ans. Elle a ramené en ces lieux une odeur de jeunesse qui s'en était allée avec M^{lle} Corneille. Elle est d'une famille désargentée, mais méritante, de ce pays. Son père sert dans le régiment de M. de Beauvau, qui m'en a dit, du reste, le plus grand bien quand il était ici.

La jeune personne fit une courte révérence.

– Elle est la troisième enfant de M. et M^{me} de Varicourt. Son frère aîné, un bien beau jeune homme, est au séminaire. Notre Reine-Philiberte devait également entrer en religion mais,

¹ Charles-Juste, prince de Beauvau, maréchal de France (1720–1793), secrétaire d'État à la guerre en 1789. Il a laissé son nom à l'hôtel qu'il occupait à Paris, actuel ministère de l'Intérieur.

quoique fort pieuse, elle ne se sentait pas faite pour ce destin. Maman Denis, à soixante-cinq ans à présent, avait besoin d'une demoiselle qui lui tînt compagnie. Comme je n'avais point le goût de laisser une jeune fille, belle et bonne comme celle-ci, attirée comme elle l'est par la philosophie, qui au surplus m'avait écrit une lettre fort bien tournée, se laisser emmurer dans un couvent, j'ai souscrit au projet que maman me soumettait. Et elle est ici depuis juste après la Noël de 1775.

– Belle et bonne, dis-je, rêveur, presque en écho.

– C'est ainsi que nous la nommons tous ici. Elle est aussi honnête que belle. Elle est mon ange gardien.

Je souris à la jeune fille, et la dévisageai un instant. Elle devait avoir vingt ans, elle était d'une taille au-dessus de la mienne — mais je ne suis, on le sait, point grand —, avait ce qu'il fallait d'embonpoint. Les traits de son visage, que couronnait un haut chignon, paraissaient avoir été délicatement sculptés par le ciseau d'un Falconet, d'un Bouchardon, ou encore d'un Pigalle. Son air un peu mutin disait assez qu'elle respirait la joie de vivre. Oui, m'apensai-je, Voltaire était heureux d'avoir auprès de lui en sa thébaïde, pour adoucir les maux de son vieil âge, une aussi jolie et douce personne.

– Nous n'avons pas de quoi la doter convenablement, mais maman et moi ne désespérons pas de voir passer par ici un prince charmant et riche qui voudra bien prendre pour rien cette perle sans fortune.

Je fus tout d'un coup contrarié. Le seigneur de Ferney venait-il de dévoiler ce qu'il avait en tête ? Sans doute ne voulait-il pas que la jeune fille attendît pour prendre mari qu'il eût fermé les yeux pour toujours, et était-il disposé, pour son bien à elle, à la voir s'éloigner de lui. À moins, bien sûr, que le prince charmant ne voulût s'installer dans les frimas du pays de Gex, laissant au vieillard son ange tutélaire pour le temps qu'il faudrait. Il m'allait falloir être assez habile pour déjouer le piège que semblait me vouloir tendre le Patriarche.

Belle et Bonne prit le bras de Voltaire pour le ramener à l'intérieur. Il commençait à faire froid. Nous n'étions pas plus tôt revenus dans le vestibule que Wagnière et M^{me} Denis firent leur apparition, chacun d'un côté. Le secrétaire devait s'être extrait par son échelle de meunier du réduit dans lequel il officiait habituellement, au-dessous du cabinet de travail du patron, comme il l'appelait, et la plantureuse vieille femme, dont la poitrine débordait toujours autant, sinon davantage, de son corsage, débouchait de l'aile nord, où elle avait son appartement. Je ne les revis pas avec plaisir, mais ils faisaient partie du décor de l'endroit, et il me fallait bien faire avec. Nous nous saluâmes. Je savais toutefois que le chapitre de la *Guerre civile de Genève* était clos, que le Patriarche, quoi qu'il en eût dit, était convaincu de la culpabilité de La Harpe, et qu'on n'y reviendrait pas. Nous prîmes à gauche et pénétrâmes dans l'antichambre. Belle et Bonne avança un siège à Voltaire, qui y logea son corps malingre, tandis que M^{me} Denis s'enfonçait dans un fauteuil et que Wagnière s'en retournait à son office.

– Eh bien, mon cher Tibulle, où menez-vous vos pas ? Que nous vaut le bonheur de vous voir chez nous ?

– Je m'en vais à Genève.

Il n'était pas question que je parlasse de ce qui s'était passé au Colisée avec M^{lle} Thévenin, et je débitai la fable que j'avais échafaudée sur le chemin, alors que je ne savais pas encore qu'il y avait à Ferney une jeune fille à marier.

– C'est que, monsieur, on me propose un beau parti dans la République. Une demoiselle fort riche, enfant unique et orpheline de père. Une dame genevoise vivant à Paris, qui fréquente le salon de M^{me} Necker, m'a proposé de s'entremettre auprès de la mère pour conclure un mariage, si toutefois la promesse est à mon goût.

J'inventai un nom qui sonnait de l'endroit. Chevrolet, Rochat, ou pourquoi pas Curchod. Je vis comme un air de déception s'imprimer un instant sur les traits de Voltaire, qui se dissipa aussitôt.

– C’est en effet qu’il est grand temps de vous marier, mon cher marquis, et d’engendrer des héritiers. Sinon, à qui laisseriez-vous la fortune que votre père vous a léguée ? Pas à M^{me} et M. de Sade, vos cousins, au moins ? Celui-ci est un fort mauvais sujet, m’a-t-on dit.

– Cela n’est point dans mes intentions, répondis-je. Mais, monsieur, puis-je vous faire observer que vous ne vous êtes jamais marié ?

– Le mariage n’est pas une chose faite pour moi. Je n’ai pas, comme vous, de titre à transmettre. Je suis bien comte de Ferney et Tournay, mais cela est à titre viager. Et puis, je n’ai véritablement connu et aimé dans ma vie qu’une seule femme que j’aurais pu vouloir épouser. Mais elle était déjà mariée. Heureusement, je ne fus pas responsable de ce que M^{me} du Châtelet passa avant l’âge.

Le regard de M^{lle} de Varicourt parut se ternir un instant. Elle n’était pas sans savoir comment la divine Émilie avait trépassé. Ce changement de visage n’échappa pas à Voltaire.

– Ne vous affligez pas, ma chère. Mourir en couches n’est point commun à toutes les femmes. Votre mère n’a-t-elle point porté onze enfants, dont dix sont aujourd’hui bien vivants, tout comme elle ? Un heureux présage pour vous, le jour où vous aurez pris un époux. J’espère qu’il en ira de même pour la future marquise de Villette que vous vous en allez chercher à Genève, mon cher Tibulle.

– Que la Providence entende vos paroles.

– N’invoquez pas la Providence, monsieur le marquis. Elle n’a raison que chez les dévots, et elle a toujours tort chez les philosophes. Parlons plutôt de la Nature. Mais dites-moi. Où comptez-vous loger à Genève ? Dans cette auberge où vous fûtes lorsque vous accomplissiez quelque mission pour moi auprès de M. Necker, qui est la plus chère d’Europe ?

– Sans doute.

– Le fait que vous soyez riche ne vous impose nullement de dépenser inutilement, et de faire prospérer des gens qui en sont indignes, car ils profitent des voyageurs de passage en leur facturant des prix excessifs. Que diriez-vous de loger ici ? Genève n'est qu'à deux lieues de cette auberge-ci, et l'on peut à nouveau se rendre sans difficulté dans la République.

Il était vrai que les esprits s'étaient calmés. En façade tout au moins, car une violente révolution éclaterait cinq ans plus tard, que Louis XVI se chargerait de réprimer, avant de se voir lui-même écrasé par une autre, dans son propre royaume. Je fis mine d'hésiter, puis acceptai l'invitation.

– Maman, voulez-vous, je vous prie, demander qu'on aille chercher dans sa voiture les malles de M. de Villette et qu'on les monte dans l'appartement qui vous semblera le plus convenable ? Et de faire accommoder son cocher parmi nos gens. Sans compter ses chevaux qui trouveront leur place dans notre écurie.

La grosse dame se leva, et sortit sans mot dire. Je me rendis compte à ce moment-là combien son séjour à Paris et la repentance à laquelle avait dû consentir à son retour à Ferney l'avaient changée. Elle n'avait pas prononcé une parole depuis que nous étions entrés dans l'antichambre. Reine-Philiberte non plus, d'ailleurs.

– Belle et Bonne, ma chère enfant, parlez un peu de vous à monsieur le marquis, dit Voltaire lorsque sa nièce fut sortie.

– Il y a peu de choses à dire, en vérité. Je suis née à Pougny, près de Collonges. Mon père, M. de Voltaire vous l'a dit, est officier à Versailles dans le régiment de M. le maréchal de Beauvau, et était quand je vins au monde en garnison au fort de l'Écluse. Nos ancêtres sont arrivés ici d'Angleterre. Mon aïeul était pasteur à Ferney, nous sommes parents des Curchod de Crassier, mais nous sommes à présent catholiques. Ma famille est maintenant établie à Versonnex, sur la route qui mène d'ici à Nyon. Il n'y a qu'Ornex entre Ferney et ce village, où j'ai

grandi. Mon frère aîné, Pierre-Marin², qui est à peine plus âgé que moi, est à Paris, à Saint-Sulpice, où, suivant les traces de notre cousin M. Émery³, il fait son séminaire. François, mon cadet de trois ans, est page aux gardes du corps du roi, à Versailles, aussi dans la compagnie de M. de Beauvau. J'ai encore une sœur aînée, et cinq autres petits frères. Le plus jeune a cinq ans. J'ai également des oncles du côté de ma mère...

Voltaire l'interrompt.

– C'étaient sept orphelins, dont les terres avaient été engagées auprès des jésuites d'Ornex, ces saints hommes n'ayant avancé cet argent que parce qu'ils étaient sûrs que ces jeunes gens à peine sortis de l'enfance ne pourraient jamais racheter leur patrimoine. J'en fus informé, j'en fus indigné. Je pris le parti de ceux-là à qui on voulait ravir le bien de leurs ancêtres. Je déposai au greffe de la ville de Gex les quinze mille livres⁴ qu'on leur demandait. Et enfin, après des contestations infinies entre ces gentilshommes et ceux auprès desquels leur héritage était engagé, le parlement de Dijon rendit justice aux premiers. Ils sont aujourd'hui en possession de leurs biens ; ils bénissent ce parlement, et ils ne sont pas ingrats envers moi, comme l'ont été quelques gens de lettres. C'est ainsi que je connus leur sœur, M^{me} Roush de Varicourt, et qu'avec maman Denis nous nous intéressâmes à sa deuxième fille, qu'on appelait partout « la jeune religieuse », parce que le manque d'argent faisait qu'on la destinait à cet état. Quant aux Jésuites, si leur ordre est à présent

² Pierre-Marin Roush de Varicourt (1755–1822) fut curé de Gex, puis député aux états généraux en 1789. Il fut enfin évêque d'Orléans de 1817 à sa mort.

³ Jacques-André Émery (1732–1811) fut supérieur général des Sulpiciens. Il sera à nouveau question de lui dans la suite de ce récit. Incarcéré par deux fois pendant la Révolution, dont seize mois à la Conciergerie sous la Terreur, il manqua être guillotiné, puis s'efforça de réconcilier l'Église avec l'État napoléonien.

⁴ Un convertisseur en euros est disponible pour chaque année sur le site : <https://convertisseur-monnaie-ancienne.fr/?Y=1782&E=0&L=30000&S=0&D=0>.

aboli en France ainsi qu'en quelques autres endroits, je n'eus certainement aucune part à leur expulsion, et je ne pus en avoir. Cependant, cette affaire ayant été connue des supérieurs de l'ordre, ils me firent l'honneur de me regarder comme un des premiers instruments qui préparèrent leur ruine.

Il poursuivit :

– Quoi qu'il en soit, cette enfant est douce et secourable. Elle joue la jeune fille de la maison, elle accompagne maman Denis dans ses tournées de bienfaisance, elle laisse sans gémir l'affreux vieillard que je suis l'assommer de la lecture de sa nouvelle tragédie, elle l'accompagne en promenade autant que ses jambes frêles peuvent le porter et l'écoute sans bailler, elle chante en s'accompagnant au clavecin ; en un mot, elle réjouit la maison et tous ses occupants, même Luc.

– Luc ? Ah oui ! Le petit singe, à qui vous avez donné le surnom dont vous affligeâtes le roi de Prusse !

– Et Fréron aussi, monsieur, susurra Belle et Bonne.

– Fréron ?

– Un petit âne, monsieur le marquis. Je l'ai apprivoisé.

– Ah !

Je ris. Le Patriarche avait baptisé un âne du nom de son ennemi juré, Élie Fréron. Celui-ci était mort l'année précédente. Il est vrai que notre grand homme ne parlait plus de *L'Année littéraire*, dans laquelle le quidam avait si longtemps déversé sur lui son venin, que comme de *L'Âne littéraire*.

Décidément cette enfant était attachante. Je me plaisais à penser que, si quelque beau parti ne se présentait pas avant le temps, elle adoucissait les derniers instants de Voltaire, et peut-être lui fermerait les yeux. Je ne me trompais qu'en partie : ce ne serait pas M^{lle} Rousset de Varicourt qui recueillerait à Ferney le dernier soupir de notre philosophe, mais la marquise de Villette à Paris.

Celui qui avait été l'aubergiste de l'Europe était à présent trop âgé pour goûter les tablées trop fournies, a fortiori après

l'attaque d'apoplexie qui six mois plus tôt l'avait laissé muet pendant deux jours, et M^{me} Denis avait dû composer avec cela. Au souper, ce soir-là, nous n'étions que quatre.

– M. Wagnière n'est point des nôtres ? m'enquis-je, un peu chattemite, car son absence ne me chagrinait guère. J'aurais d'ailleurs voulu que la grosse matrone assise à mes côtés, faisant face à son oncle, fût au diable Vauvert.

Voltaire jeta un regard à Belle et Bonne, comme pour lui demander de répondre pour lui. Il m'apparut comme une évidence qu'il cherchait à mettre en avant la jeune fille.

– M. Wagnière a pris femme, monsieur le marquis. Il habite avec elle au village. Il vient quelquefois souper ici avec M^{me} Wagnière, mais pas ce soir.

– Vous comprendrez donc, mon cher marquis, que quand M. Wagnière quitte son service, j'emprunte à maman Denis cette belle enfant, qui tient sa place à mes côtés jusqu'à l'heure de mon coucher.

– Et le père Adam ? Il n'est point derechef souffrant, j'espère ?

Les yeux de la jeune fille parurent s'attrister. Elle se tourna vers Voltaire, mais ce fut M^{me} Denis qui répondit, d'un ton de voix fort sec.

– Il a quitté Ferney l'an passé.

Je n'insistai pas. Je demanderais les détails de l'affaire plus tard à Voltaire, ou mieux, à M^{lle} de Varicourt.

Nous parlâmes de choses et d'autres, de l'étrange couple que formaient à la Cour Télémaque et Mentor, le jeune roi et le vieux Maurepas, jadis secrétaire d'État à la Marine, rappelé voici trois ans de son château de Pontchartrain, après presque trente ans d'exil, pour être à Versailles comme un Premier ministre officieux.

– Savez-vous que ce rappel serait une erreur ? lança le maître de maison. On dit que le roi aurait été abusé par sa tante Adélaïde, qui lui aurait sorti de derrière l'éventail un prétendu écrit laissé à

son intention par son père, le Dauphin, lui conseillant une liste de ministres pour le jour où il serait sur le trône. Maurepas avait déplu au feu roi par un poème moquant les disgrâces intimes de notre marquise de Pompadour, n'écoutez pas, Belle et Bonne :

*Sous nos pas vous semez des fleurs
Mais, hélas, ce sont des fleurs blanches.*

– Il a, continua le Patriarche, d'abord appelé Machaut d'Arnouville, l'ancien contrôleur général, puis, se ravisant, fait rattraper le courrier pour lui ordonner de porter l'ordre à Maurepas. La reine, tout comme moi, se serait bien accommodée de Choiseul.

– Je disais l'autre jour à D'Alembert que vous pourriez demander au ministre d'État, que vous avez connu autrefois, non seulement de favoriser l'achèvement de Choiseul-la-Ville, mais aussi de permettre que le village de Ferney prenne votre nom, et soit d'ores en avant appelé Ferney-Voltaire⁵, en considération de tout le bien que vous y avez accompli. Il ne pourra que demander au roi de faire droit à votre requête.

– Le roi a d'autres chats à fouetter, sans parler de celui de M^{me} de Maurepas qu'il a tué, m'a-t-on rapporté, sur les toits de Versailles, en s'exerçant à tirer.

– La pauvre bête ! Quelle horreur, s'apitoya Reine-Philiberte.

– Cette enfant a un cœur d'or, et déborde de sollicitude avec les humains comme avec les animaux. Savez-vous, Charles, qu'elle a apprivoisé et nourri elle-même deux petites colombes tombées du nid ?

– Cela est touchant, mademoiselle, dis-je, jetant à la jeune personne un regard plus tendre que je ne l'aurais voulu. Et pourquoi pas, ajoutai-je en me tournant derechef vers Voltaire, demander à M. de Maurepas d'œuvrer pour autoriser votre retour à Paris ?

⁵ La commune prit d'elle-même ce nom le 24 novembre 1793, Wagnière étant maire.

– Et que ferais-je à Paris en mon grand âge ? Je vais avoir quatre-vingt-trois ans, je suis mal allant, les vieilles quilles qui me servent de jambes ne me portent plus guère...

– N’était-il pas question d’une tragédie que vous lisiez à M^{lle} de Varicourt ?

– *Alexis Comnène* ? Oui, j’y travaille depuis longtemps. La pièce est maintenant achevée. Je vais l’envoyer aux Comédiens-Français à peine aura-t-elle été lue en public ici, ou un peu plus tard si on y fait quelque critique, s’il me faut encore la bien peindre et bien colorier pour qu’elle fasse un effet heureux à Paris.

– Le sujet est une femme qui se tue par fidélité pour un époux qu’elle n’aime point, et pour échapper au déshonneur de se donner au meurtrier qu’elle idolâtre, révéla Belle et Bonne.

– Cela est bien triste. J’escompte que vous serez plus heureuse, mademoiselle.

– Le résultat m’occasionne quelques hésitations. Lekain, qui est venu ici l’an passé, avait refusé le rôle d’Alexis. Je réduisis la pièce à trois actes, car il m’était apparu que, roulant uniquement sur le remords continu de l’impératrice de Byzance d’aimer à la fureur le meurtrier de son mari, elle ne pouvait en comporter cinq. Certes, Racine a une fois servi un souper avec seulement trois plats, mais il y a de la musique et des chœurs dans *Esther*. Je ne suis que Voltaire : il fallait donc que je serve cinq plats. Cette enfant, qui est de bon conseil, m’a convaincu de montrer mon brouillon à maman Denis. J’ai surmonté ma crainte, je lui ai donné la pièce à lire : elle l’a lue et elle a pleuré.

M^{me} Denis fit un geste d’acquiescement de la tête.

– Mon oncle est décidément le Racine de ce siècle, dit-elle. Comme il m’a confié ne plus vouloir écrire pour le théâtre, son génie s’éteindrait avec cela, à mon sentiment, sur un chef-d’œuvre.

– J’ai toutefois une autre tragédie sur le métier. *Agathocle*. Mais laissons cela.

Voltaire me sourit.

– Nous aurons bientôt ici M. le marquis de Villevieille, celui-là même qui m'avait jadis incité à écrire en votre faveur à votre père, alors que vous étiez ici, venant d'Alsace. J'ai confiance en son jugement, et aussi dans le vôtre. Me ferez-vous l'honneur de lire mon *Alexis Comnène*, Tibulle ?

– L'honneur serait pour moi, monsieur.

– Eh bien, je vous montrerai le manuscrit demain. Si votre avis ainsi que celui de M. de Villevieille rejoignent les jugements de maman et de M^{lle} de Varicourt, je le ferai passer à M. de Thibouville dès avant la Noël pour qu'il la produise au tripot des Tuileries⁶. Il n'aura que peu de chemin à faire. Et peut-être Lekain voudra-t-il revenir sur son entêtement à ne pas vouloir jouer Alexis.

Une ombre d'inquiétude passa dans les yeux du vieillard.

– Car Thibouville loge à présent chez vous, n'est-ce pas ?

– Il y habitait avant moi, puisqu'il était locataire de feu M^{me} de Grammont, de qui j'ai acquis l'usufruit de l'hôtel. Je me suis non seulement engagé auprès de la dame à lui conserver le bail de son appartement, mais aussi, le sachant votre ami, et n'ignorant pas qu'il était très endetté, je le lui ai poursuivi pour rien. Je ne pourrais être, monsieur, en littérature ou en philosophie, qu'un très mauvais imitateur de votre génie. Mais j'ai voulu être votre modeste épigone en matière de générosité, et c'est pourquoi je me suis proposé de le loger chez moi gracieusement le temps qu'il pût restaurer ses finances.

– Cela vous honore, mon cher Charles. Autant que votre belle action envers M. Delisle, qui ne m'a pas surpris. Mais, ainsi que je vous l'ai déjà écrit, méfiez-vous de ce que l'on clabauda dans les salons, ou même un peu partout.

⁶ Le comité de lecture de la Comédie-Française, alors installée dans la salle des Tuileries.

– Je m’en souviendrai, monsieur. Mais vous n’allez tout de même pas me donner le conseil de bouter M. de Thibouville hors de chez moi, comme la Pucelle fit des Anglais ?

– Certes non. Mais nous ennuyons ces dames. Nous reparlerons de cela plus tard.

Le souper s’acheva dans la bonne humeur. Voltaire me plaisait sur les vers que je lui avais adressés en remerciement pour une montre à répétition qu’il m’avait envoyée, à quantième, à secondes, garnie de son portrait, tout droit sortie de la manufacture de Ferney. Les rimes en étaient toutes en *ine*. Il m’avait répondu par une épître construite selon le même procédé, en entrelaçant *ine* et *ent* :

*Je ne crains point qu’une coquine
Vous fasse oublier les absents.*

Les visages des convives ne s’assombrirent que lorsque nous abordâmes la mort de M^{lle} de Lespinasse, l’année précédente, qui avait laissé D’Alembert dévasté. Je pensai, avec une tristesse mêlée de honte, à ce qui s’était passé chez elle entre moi et Barthe. Le Patriarche n’avait jamais rencontré Julie. Nous versâmes aussi quelques larmes sur la maladie de M^{me} Geoffrin, la nourrice des philosophes, disait Voltaire, qu’une crise d’apoplexie avait laissée paralysée de tout un côté du corps. M^{me} de la Ferté-Imbault, devenue très proche de Madame Adélaïde, aux nièces de laquelle, les sœurs du roi, elle enseignait la philosophie, avait fermé la porte de sa mère à D’Alembert. Je m’attristai de ce que le parti dévot prît ainsi sa revanche sur celui de l’*Encyclopédie*. Je revins sur la soirée chez la veuve du directeur de la manufacture de glaces, en 1755, durant laquelle M^{lle} Clairon et Lekain avaient lu *L’Orphelin de la Chine*, et qui avait décidé de mon entrée, après la carrière des armes, dans la religion voltairienne. J’avais déjà dû la raconter dix fois au philosophe, mais des larmes me montaient encore aux yeux. Belle et Bonne ne fut pas sans le remarquer, et mon émotion la gagna.

Voltaire et M^{me} Denis s'étant retirés, je restai quelques instants dans le vestibule avec elle, en toute honnêteté. Je lui demandai ce qu'il était advenu du père Adam.

– Je ne sais pas exactement. On ne m'en a rien dit. Tout ce que je sais, c'est qu'il se querellait beaucoup et souvent avec les domestiques. Je l'aimais bien. Il était gentil avec moi. Après son départ, j'ai dû apprendre à jouer aux échecs pour que M. de Voltaire ne fût pas privé de sa partie quotidienne.

Je saluai la demoiselle, et remontai vers l'appartement qui m'avait été attribué. J'eus du mal à trouver le sommeil, je me tournai et me retournai dans mon lit. M^{lle} de Varicourt, certes, était d'un naturel plaisant, mais elle avait plus de vingt ans de moins que moi. C'était, il est vrai, à peu de chose près l'âge de Fanny. Mais pouvais-je engager une aussi innocente créature dans une vie dans laquelle la débauche avait tenu jusqu'ici une aussi large part ? Pourrais-je renoncer à mon ancienne existence ? Ne serais-je pas pour Philiberte le marquis de Carabas des contes de Perrault ? Et elle n'avait pas de bien. La fortune attire la fortune, chacun le sait. Je commençais à avoir mal à la tête. Puis, la fatigue du voyage aidant, le sommeil vint enfin me prendre sous son aile.

LA FÊTE DU GENRE HUMAIN

Pour donner le change quant à l'intéressant parti que je disais qu'on me proposait à Genève, je m'en fus plusieurs fois dans la République. J'en ramenaï de petites choses pour Philiberte, un châle, des livres : *Le Journal d'un voyage de Londres à Lisbonne*⁷, qu'elle m'avait dit ne pas connaître, *Les Aventures de Joseph Andrews et du pasteur Abraham Adams*, du même. Au retour, je racontais ce qui me passait par la tête quant à ma prétendue promesse des bords du lac. Voltaire n'était pas dupe.

Un matin que j'étais demeuré à Ferney, je descendis dans la bibliothèque, où je savais pouvoir trouver à cette heure-là le Patriarche, puisque la pièce était aussi son cabinet de travail.

– Ah ! Tibulle. Je vous remercie pour votre conseil au sujet de mon *Alexis Comnène*. J'ai substitué « Léonce » à « Basile » pour ce qui est du nom du père d'Irène. Je vous crois quand vous me dites que le nom de Basile est très dangereux depuis qu'il y en a eu un dans *Le Barbier de Séville*.

– Je vous le redis, monsieur, j'ai quelquefois vu au Théâtre-Français le parterre crier : « Basile, allez vous coucher ! » Je crois fermement que pareille plaisanterie ferait tomber la meilleure pièce du monde.

– Je me fie à votre jugement. L'embarras ne sera que mineur, car heureusement le nom de Basile ne se trouve jamais à la fin d'un vers, et Léonce peut suppléer partout. Vous avez

⁷ Henry Fielding (1707–1754), romancier et essayiste anglais, auteur, entre autres, de *L'Histoire de Tom Jones, enfant trouvé*, mis en musique par Philidor.

aussi raison, il y en a peut-être quelques-uns, de ces vers, qu'on pourrait soupçonner d'hérésie ; je les laisserai tels qu'ils sont pour le moment ; si quelques théologiens s'en scandalisent, je les rendrai orthodoxes par un tour de main.

– Certes.

– J'ai écrit à M. le marquis de Villevieille, poursuivait-il, faisant dévier la conversation, pour lui rappeler sa promesse de venir ici. Je lui ai mandé votre arrivée. Je lui ai dit aussi que, pour avoir laissé le *Mercur*⁸ publier les mauvaises rimes en *ine* et *ent* que je vous avais faites, la seule punition que je voyais pour vous était de venir assister, avec lui, à l'extrême-onction du vieux malade de presque quatre-vingt-trois ans, et de dire pour ce malheureux un *De Profundis* en *ine*. Je viens de recevoir sa réponse. Il va venir, mais un peu plus tard. Je vais donc m'efforcer de différer le moment de recevoir les sacrements jusqu'à ce qu'il soit arrivé de son Languedoc.

– Il faut que M. de Villevieille tarde le plus qu'il lui sera possible, si c'est cela !

– Mais qu'il n'attende pas trop. Dites-moi. Où en êtes-vous de vos discussions à Genève pour votre mariage ?

– Nous avançons pas à pas.

– La demoiselle est-elle jolie ?

– Elle n'est point laide.

– Seulement point laide ? Ah, Charles, que n'épousez-vous M^{lle} de Varicourt ?

– M^{lle} de Varicourt ? Je vous avoue, monsieur, que je n'y pensais pas.

Cela était vrai. Passé le mouvement du premier soir à Ferney, je ne songeais plus, considérant la chose à tête froide dès le lendemain matin, à en faire ma femme, au rebours de ce que Wagnière prétendit par la suite, assurant que je disais à tous, à peine arrivé, que je voulais épouser la jeune fille.

⁸ *Le Mercure de France*, journal publié de 1724 à 1823, regroupant des morceaux choisis de la littérature française.

– N'est-elle pas faite à ravir ? N'a-t-elle pas le meilleur caractère de la terre ? Beaucoup d'esprit ? N'est-elle pas dévouée à tout le monde ? Ne séduirait-elle pas le cœur le plus opposé au mariage ?

– Mais...

– Elle n'a pas de dot, cela est vrai. Mais tout ce que le Ciel lui a donné par ailleurs ne lui en tient-il pas lieu ? Réfléchissez. Vous n'êtes plus un jeune homme. Qui peut dire si vos jambes vous porteront toujours, dans dix ans, dans vingt ans ? Je pleure, je gémis beaucoup dans mes lettres sur l'état de mon corps, mais au fond je me suis écrit là un rôle de composition, comme dans une comédie de Molière. Je rends grâce à la Providence de m'avoir amené tel que je suis à l'orée de mes quatre-vingt-trois ans, avec toute ma tête, du moins je m'en flatte. Mon apoplexie du début de cette année a toutefois, ce coup-là, bien diminué mes forces. Je vous avoue que cela est fort ridicule à un homme aussi maigre que moi ; mais il faut que je passe par toutes les épreuves. Enfin, tout le monde ne connaît pas une chance égale à celle dont j'ai joui jusqu'à ce petit avertissement.

– Certes non.

– Ne m'aviez-vous pas écrit autrefois, après la mort de votre père : « Il me manque une nièce aimable qui me console quand je suis souffreteux, qui fasse les honneurs de ma maison, et le bonheur de ma vie » ? Votre Genevoise saurait-elle vous combler d'autant d'affection et de dévouement que le ferait M^{lle} de Varicourt si d'aventure votre santé s'affaiblissait ? Serait-elle votre ange gardien comme notre Belle et Bonne a été le mien ? Vous porterait-elle d'aussi beaux enfants que ceux que ma pupille vous donnerait ? Régenterait-elle votre hôtel avec la même grâce et la même prestance que ce que vous avez vu faire ici à Philiberte ? Vous feriez, j'en suis assuré, un très bon marché en épousant une fille qui a autant de bon sens que d'innocence, qui est née vertueuse et prudente autant qu'elle est belle, qui vous sauvera de tous les pièges de cette Babylone qu'est Paris, et de la ruine qui en serait la suite si vous y tombiez.

Je restai coi.

– On m’assure aussi, ne niez pas, que vous faites courir le bruit que feu M. de Villette ne serait pas votre père, et que le vieillard qui vous parle aujourd’hui serait l’auteur de vos jours. N’en croyez rien. À l’époque où votre mère, qui était au demeurant fort belle, et moi fréquentions les mêmes cercles, elle n’avait certes pas la réputation d’être une épouse fidèle, pardonnez-moi, mais j’étais trop épris de M^{me} du Châtelet pour tourner ailleurs mes regards. Vous n’êtes pas mon fils, Tibulle, mais en épousant celle qui a bien voulu être ma fille, vous le deviendriez. J’ai la faiblesse de penser que cela a plus de valeur pour vous que quelques centaines de milliers de livres de rente à Genève.

Je ne savais que dire.

– Je ne peux qu’être ému par vos paroles, monsieur.

– Penserez-vous à ce que je vous suggère ? Songez que, quel que soit l’endroit vers lequel il portera ses pas, le mourant partira le cœur léger s’il sait l’avenir de M^{lle} de Varicourt assuré.

– Et elle ? Vous a-t-elle parlé ?

– Les jeunes filles de son âge et de son éducation ne parlent pas de ces choses d’ordinaire. Mais oui. Elle vous a bien écouté, le soir à la veillée. Vos talents de conteur l’ont, ce me semble, conquise. Elle a devant moi fait l’éloge de votre conversation, de votre esprit, de vos connaissances sur l’histoire aussi bien des Anciens que de nos contemporains. Elle sait aussi ce que vous avez fait pour M. Delisle, et elle en a été émue. Je crois qu’elle vous agréerait. J’en suis même convaincu.

– Irait-elle à Paris ?

– Elle y serait réunie à un frère aîné qu’elle adore. Comme j’ai acquis la certitude que maman Denis n’aura guère le goût de rester dans le pays de Gex lorsque je serai ici au tombeau, Philiberte retrouverait aussi sur les bords de la rivière de Seine sa seconde mère.

– Je vous remercie de m’avoir parlé comme un père parle à un fils, monsieur.

De ce jour, je cessai d'être au fond de moi réservé, voire hostile, quant à la perspective d'épouser Belle et Bonne. Le Patriarche s'inventa une nouvelle maladie pour que je pusse le remplacer à la promenade. Un soir, alors que la jeune fille et moi nous en revenions d'une excursion dans les vignes, nous aperçûmes le philosophe assis dans un large fauteuil sous les voûtes d'une pergola, au mitan d'un troupeau de moutons, profitant des derniers feux du soleil d'octobre. La plume à la main, il corrigeait des épreuves d'imprimerie. Je dis à ma compagne de promenade : « Oh ! Pour le coup, c'est bien le loup qui s'est fait berger ! », faisant référence à la fable de La Fontaine. Elle rit.

Une autre fois, ses villageois offrirent une fête à Voltaire pour la Saint-François⁹. Le hasard avait voulu que, ce jour-là, le prince de Wurtemberg et sa femme, qui s'en étaient allés à Lausanne pour y saluer leurs amis d'*Aristide* et s'en retournaient à Paris, où ils avaient élu domicile autre part que dans l'une de mes maisons, fussent de passage à Ferney. Le maître des lieux, assis, recevait les salutations de ses fermiers, mais aussi des ouvriers, français et genevois, qui travaillaient à présent dans ses manufactures, ou dans ce qui avait pu être sauvé du projet de Port-Choiseul, que Louis XVI avait fini par autoriser sans pour autant accepter de le financer. Le prince, qu'on avait installé à une place d'honneur aux côtés du « patron », vit s'approcher une troupe venue du fort de l'Écluse, qui vint à son tour saluer le seigneur de l'endroit. Étonné, il lui demanda :

- Sont-ce là vos soldats ?
- Ce sont mes amis, répondit Voltaire.

Au milieu d'un cortège d'enfants, filles et garçons, costumés en bergers figurait M^{lle} de Varicourt, tenant dans une corbeille les deux oiseaux qu'elle avait apprivoisés. Ce voyant, des larmes me montèrent aux yeux. Ma voix s'altéra lorsque je

⁹ 2 octobre.

récitai le petit compliment que j'avais jeté sur le papier pour la circonstance :

*À la fête d'un souverain,
Le gala de la Cour pour lui seul a des charmes,
Et souvent un mot de sa main,
Pour payer ses plaisirs, a fait couler des larmes.
Vous avez un autre destin :
Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire ;
Et quand on célèbre Voltaire,
C'est la fête du genre humain¹⁰.*

Le festin qu'il donna ensuite, avec chansons, danse et feu d'artifice, réunit bien deux cents personnes. Oubliant son grand âge, le Patriarche jetait son chapeau en l'air comme l'aurait fait un jeune homme. Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes de Pangloss si un incident n'avait point assombri l'éclat de la fête. Le souper venait à peine de s'achever quand je vis que la jeune fille pleurait. Je m'enquis de la raison de ses larmes. Elle me dit en sanglotant que les cuisiniers avaient tué et apprêté ses deux pigeons apprivoisés. Je ne pus que m'en aller rapporter l'affaire à Voltaire alors qu'il conférait avec M. de Wurtemberg. Il partit dans un accès de colère des plus violents. L'auteur d'*Alzire*¹¹ se fit amener son maître-queux, qu'il tança avec véhémence, s'indignant, ce furent ses mots, qu'on pût égorger ainsi ce que l'on venait de caresser. J'entraînai Belle et Bonne à l'écart, et entrepris de la consoler.

Le lendemain, la chose était décidée. Je demandai pour la forme à Voltaire la permission de faire ma cour à M^{lle} de Varicourt. Tandis que je m'en allais faire le siège de la jouvencelle, je tentais de me convaincre, non de ce que j'en fusse amoureux, mais de ce qu'elle était un bon choix d'épouse. Le surnom que l'oncle et la nièce lui avaient donné était bien

¹⁰ *Œuvres du marquis de Villette*, Édimbourg, 1788.

¹¹ Tragédie de Voltaire (1736), qui fait l'apologie de la non-violence et de la clémence.

observé : elle était belle, elle était bonne. Elle n'avait pas de fortune, mais j'avais cinquante mille écus de rente. Avais-je besoin d'épouser une dot ? De plus, le mariage genevois n'était que fumée ; je n'avais rien au bout de ma longue-vue, si ce n'étaient de vagues discussions à Paris avec des gens qui approchaient M^{me} Necker, qui du reste ne m'aimait point, comme on sait. M'en revenir à Paris marié, avec une jeune personne vertueuse de surcroît, aurait un bon effet sur ma réputation, et ferait s'éteindre les clabauderies, que je n'aurais plus à combattre par des conquêtes féminines sans lendemain. Mais cela suffirait-il pour me faire changer de vie ? Comment pourrais-je ne pas infliger à cette enfant le spectacle de ma débauche ? Ceux qui la partageaient, Danzel, Caperan et les autres, me presseraient pour sûr de la poursuivre avec eux dans le dos de ma femme. Je me connaissais assez pour ne pas reconnaître en face de moi-même que je ne leur résisterais pas. Et Antoine ? Assurément devrais-je me séparer de lui. Cela se ferait toutefois sans grand effort de ma part : le lecteur le sait, la manière dont le duel avec Bélanger s'était achevé avait instillé en moi bien plus qu'une once de suspicion à son endroit.

Je fis ma demande à la demoiselle. Elle ne parut point surprise.

– Je suis honorée, monsieur, du choix que vous voulez bien faire de moi. Mais je suis une humble fille de la campagne. Saurais-je tenir votre maison ? Aussi bien que ne pas faire insulte à votre rang en société ?

– Vous le pourrez, mademoiselle. À ce que je vous vois faire ici auprès de M^{me} Denis et de M. de Voltaire, il ne me vient aucun doute là-dessus. On vous aimera à Paris. Mais vous, vivre là-bas, loin de votre cadre familial, ne vous effraie-t-il pas ? Toutefois, si le pays de Gex est un peu loin de Paris pour que vous puissiez y revenir aussi souvent que vous le souhaiteriez, nous ferions, si vous acceptez la demande que je vous fais de votre main, de fréquents séjours dans mon, non, dans notre marquisat du Plessis-Villette, sur les bords de la rivière d'Oise,

aux confins de l'Île-de-France. J'ai déjà agrandi le château bâti par mon père, ainsi que M. Racle l'a fait ici pour notre grand homme ; nous travaillerions ensemble à d'autres embellissements, afin que notre terre soit un jardin d'Armide dans lequel s'ébattraient nos enfants. Nous serions là-bas à peu de distance de Senlis et de Compiègne, l'ancienne et la nouvelle ville royale. Il n'y a guère là de montagne autre que celle que nous appelons « mont Pagnotte¹² », qui fut le théâtre des chasses du feu roi, mais forêts et campagnes laissent le promeneur y humer comme des senteurs d'Arcadie. Il y a tout près de là les ruines du manoir du roi Philippe le Bel, le couvent du Moncel, qui lui est accolé, celui de Saint-Christophe...

– Ce serait certainement difficile de partir, et, si mon père et mon frère François servent il est vrai à Versailles, de quitter ceux des miens qui demeureront ici, les montagnes, le lac, ces forêts-ci, même si je vous crois quand vous me dites que celles de Picardie sont très belles aussi. Mais, à ce que me confie M^{me} Denis, M. de Voltaire est désireux de revenir à Paris. Il regimbe pour la forme devant les assauts de sa nièce, assure qu'il n'abandonnera ni ses paysans, ni ses métayers, ni ses ouvriers, pas plus que ses vignes ou ses vers à soie, mais au fond de lui le désir est grand de revoir cette ville, d'y retrouver une société d'amis qu'il n'approche plus que par des lettres ou lors des trop courtes visites qu'ils lui font ici, de participer aux séances de l'Académie française dont il est exclu depuis tant d'années, de s'y voir fêté par les Comédiens-Français. Au sentiment de M^{me} Denis, il ne faudrait pas beaucoup le forcer pour qu'il acquière une maison là-bas. Il sait que des gens tels que vous prendraient soin de sa vieillesse.

– Et il y aurait aussi vous-même, chère Philiberte, si vous acceptiez de devenir ma femme.

¹² Butte de la forêt d'Halatte formée de couches géologiques ayant résisté à l'érosion, située entre Pont-Sainte-Maxence et Villers-Saint-Frambourg (Oise).

– Oui, bien sûr, cela aussi ferait pencher mon cœur de votre côté, mais...

– Mais ?

– Ah ! Si seulement M. de Voltaire avait quelques années de moins et qu'on pût envisager qu'il parvînt jusqu'à Paris sans heurt. Car, pour ma part, je redoute fort que le voyage ne le fasse mourir avant même que d'arriver. Mais il y a encore autre chose...

– Qu'est-ce donc ?

– Le destin de ces deux petites colombes qu'on a tuées pour les rôtir me fait frissonner, Charles. Elles étaient tout amour et fidélité, venaient picorer dans ma main. Ne nous sacrifieriez-vous pas, moi et les enfants que nous aurions, à vos amis, à vos habitudes ? M. de Voltaire et M^{me} Denis m'ont conté que vous étiez environné d'un parfum de scandale, que vous aviez été l'amant d'une actrice...

– Cela est vrai. Mais cela fait plus de deux ans que je ne la vois plus.

– Cette M^{lle} Raucoux... Raucourt, je crois, n'a-t-elle pas refusé un rôle dans une pièce de M. de Voltaire ?

– Cela est encore vrai. Mais pourquoi croyez-vous, mentis-je, que j'ai rompu avec elle ? Et pensez à Alcibiade¹³. N'est-il pas l'exemple d'un homme dont la jeunesse a pu être sulfureuse, mais qui fit un retour glorieux à Athènes ?

– Auriez-vous, monsieur, comme lui, coupé la queue de votre chien ? Je ne pourrais alors vous épouser.

– Que non pas, mademoiselle, ris-je. Je ne saurais avoir nulle cruauté envers les animaux. Si le château de Villette est assis au cœur de forêts giboyeuses, je ne chasse point. Quand j'étais enfant, j'avais là-bas un petit chien, qui me suivait partout. Lorsque mon père est venu me chercher pour me conduire à Louis-le-Grand, j'ai dû l'abandonner au fils de mon

¹³ Général athénien (450 av. J.-C. – 404 av. J.-C.), peut-être amant de Socrate.

précepteur, un garçon un peu plus âgé que moi, qui avait nom Augustin. J'en fus fort malheureux.

L'évocation du fidèle Coquin me parut avoir emporté la décision de Belle et Bonne.

– Réfléchissez encore, monsieur, une semaine ou deux. Si vous vous accordez avec vous-même sur le choix que vous prétendez faire, qui n'est point seulement celui de ma personne, mais aussi d'un avenir d'époux et de père, je serai votre femme.

Je donnai ma réponse à M^{lle} de Varicourt le 23 octobre. Je me souviens qu'à ce moment-là je m'étais sincèrement convaincu de la réalité de mes sentiments pour la jeune fille. Elle était femme : ce n'était point être infidèle à la mémoire de Jean-Baptiste, qui était mort depuis vingt ans, que de me dire amoureux d'elle. Nous en avisâmes Voltaire, qui fut ravi, ainsi que M^{me} Denis. Nous nous agenouillâmes devant le philosophe, qui ne nous bénit point selon les formes prescrites par Rome, mais posa seulement ses mains sur nos têtes.

– Il ne nous reste plus qu'à informer les parents de la future, dit notre protecteur lorsque Reine-Philiberte et moi nous fûmes relevés. Je m'en vais de ce pas écrire à M. le maréchal de Beauvau. Cela est bien normal, mon enfant, votre père sert dans son régiment. Et n'oubliez pas que ce soir, à la veillée, nous lirons *Irène*. J'ai une fois encore cédé à vos conseils, Tibulle. Ce sera le titre de la pièce, et non *Alexis Comnène*. Les Dupuits seront là.

Le soir venu, nous étions tous réunis au salon : Voltaire, maman Denis, Belle et Bonne, M. et M^{me} Dupuits, M. et M^{me} Wagnière, ainsi que M. et M^{me} de Villevieille, qui étaient arrivés la semaine précédente au château, et moi. Je pris la parole, expliquant que cette soirée, en présence du Patriarche, faisait pour moi écho à une autre, vingt-deux ans plus tôt, où il n'était pas, et où M^{lle} Clairon et Lekain avaient lu *L'Orphelin de la Chine*. Je rendis hommage à M^{me} Geoffrin, dont la nouvelle de la mort, le 6 octobre, était parvenue à Ferney quelques jours

plus tôt. Je rappelai combien elle avait contribué aux Lumières. J'eus devant tous une pensée pour D'Alembert, que la mort de Julie avait déjà profondément éprouvé, et que la fin de la vieille dame, qu'il n'avait pu revoir, devait aussi avoir grandement affecté. Puis je poursuivis :

– M. l'abbé Yart, curé à Écouis, dans le Vexin, vous a écrit, grand homme, pour vous dire qu'il attendait *Irène* avec impatience. Eh bien, nous, ce soir, nous connaissons ce bonheur sans y surseoir davantage, car nous allons lire cette dernière expression du génie de Voltaire. Mais nous ferons mieux. M. le marquis de Thibouville, mon hôte en ma maison à Paris, s'active auprès des Comédiens-Français pour qu'ils jouent la pièce, et aussi auprès de M. Lekain pour qu'il y soit Alexis. Mais avant même qu'elle arrive sur la scène des Tuileries, nous aurons le plaisir de la voir ici, dans le petit théâtre de Ferney, que M. de Voltaire aura pris soin, s'il lui plaît, de faire au préalable débarrasser de ses essais de botanique et de zoologie. Je me suis rendu à Genève, où j'ai pris langue avec la troupe de comédiens qui avait si bien joué *Olympie* avant la guerre civile. La première représentation d'*Irène*, ici même dans quelques semaines, sera certes en soi une fête, mais aussi l'apothéose d'une autre, celle de mon mariage avec M^{lle} Roush de Varicourt, ici présente.

Il me sembla que le mouvement de surprise qui s'ensuivit n'était que feint. Le projet de mariage devait être connu de tous. Ce fut Voltaire qui réagit le premier aux paroles que je venais de dire.

– Je suis enchanté, mes amis, de ce dénouement. Notre chaumière de Ferney n'est pas faite pour garder des filles. M^{lle} de Varicourt sera la troisième que nous aurons mariée : M^{lle} Corneille, sa belle-sœur M^{lle} Dupuits, et à présent notre Belle et Bonne, que M. de Villette nous enlève. Pour moi, je resterai seul dans mon lit, et y radoterai en vers et en prose.

Après un « oh » d'aimable réprobation qui accueillit les derniers mots de l'orateur, tous applaudirent, puis nous firent, à

ma promise comme à moi-même, leurs compliments. Le philosophe poursuivait.

– Je suis presque tout autant enchanté de ce que cette pièce du *Mariage impromptu*, dont M. de Villette et M^{lle} de Varicourt seront les auteurs et les acteurs, sera suivie de mon *Irène*, qui débutera ici avant, je l'espère, de poursuivre sa carrière aux Tuileries. Mais ne tardons plus, vous allez l'entendre, nous allons la lire au coin du feu. Ou plutôt, vous allez la lire, car mon grand âge ne me permet plus de jouer la comédie comme je le faisais autrefois, à Cirey avec M^{me} du Châtelet, à Potsdam chez le roi de Prusse, à Lausanne, aux Délices ou ici même. Tenez : M^{lle} de Varicourt sera Irène, M. de Villette sera Alexis. Ce sont nos héros du jour, Tibulle et Délie ; l'honneur leur en est dû. Cela fait longtemps que j'ai attribué à notre marquis le nom de Tibulle, pour son habileté à écrire et à narrer des contes ainsi qu'à composer de la poésie. Tibulle recherchait sa Délie ; il l'a trouvée en notre Belle et Bonne :

*Je descendais en paix dans l'Empire des morts
Lorsque Tibulle et Délie
Avec l'Hymen et l'Amour
Ont embelli mon séjour,
Et m'ont fait aimer la vie*¹⁴.

Je me mis à espérer fortement que la future marquise de Villette n'eût point lu les *Élégies* du poète romain. Certes, Délie avait été le seul amour de sa vie, mais il avait aussi poursuivi de ses assiduités une femme vénale, Némésis — M^{lle} Raucourt ? — et également un garçon nommé Marathus. Découvrant cela, la jeune fille rompit avec Tibulle et se fit courtisane. Le choix de Voltaire, lorsqu'il me donna ce surnom douze ans plus tôt, n'était assurément pas innocent. Reine-Philiberte devrait-elle connaître le destin de Délie ? Je frissonnai.

– M. Wagnière, reprit l'auteur, sera Nicéphore, l'usurpateur du trône des empereurs d'Orient ; M. Dupuits, Léonce, le père

¹⁴ Voltaire, *Épître à M. le marquis de Villette, sur son mariage*, 1777.

d'Irène ; M^{lle} Corneille, ou plutôt M^{me} Dupuits, Zoé, la suivante d'Irène. Et M. de Villevieille le sage Memnon, capitaine des gardes de Nicéphore, mais ami et bon ange d'Alexis. C'est un peu le rôle que vous avez joué autrefois envers M. de Villette, n'est-ce pas, monsieur le marquis, quand vous me convainquîtes d'écrire à son père ?

– À ceci près, objecta Villevieille, qu'il ne reçut jamais votre lettre, étant passé avant qu'elle arrivât jusqu'à lui.

Le marquis, mon parent comme je l'ai dit, était un homme de mon âge, grand, mince et emperruqué. Malgré la disgrâce d'un nez crochu, son visage révélait la bonté de sa personne. Maréchal de camp, lieutenant aux gardes du comte d'Artois, il commandait pour le roi la ville et la garnison de Sommières, en Languedoc, sa région d'origine. Mais tous ses soupirs étaient tournés vers la littérature et le parti des Encyclopédistes.

– Cela fut bien regrettable, dit le Patriarche. Il vaut toujours mieux mourir réconcilié avec ses enfants. Mais nous nous égarons. Vous m'avez fait rire hier soir, mon cher Tibulle, avec votre dernier conte ; eh bien, je vais tenter de vous faire tous pleurer aujourd'hui. Partons par la pensée pour Constantinople, il y a sept siècles de cela. Voici le tableau. Nicéphore Botaniatès a ravi le pouvoir impérial à l'occupant légitime du trône. Il a confié le commandement de son armée au prince Alexis Comnène. Or, celui-ci aime Irène, la femme de Nicéphore, qui a été contrainte par son père Léonce d'épouser l'usurpateur. M^{lle} de Varicourt, commencez, je vous prie.

Belle et Bonne se mit à lire. Elle avait la voix claire comme une femme l'a à vingt ans. Elle n'avait certes pas le talent de M^{me} Vestris, qui créerait le rôle quelques mois plus tard à la Comédie-Française, mais elle était une Irène passable. Quand elle lut ce vers :

Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie,

je me pris à redouter qu'elle pût un jour parler en ces termes de l'hôtel parisien qui allait bientôt devenir sa maison, et fis dans

mon for intérieur le serment de tout faire pour que cela n'advînt pas. Hélas !

Une soixantaine de pages plus loin, Alexis avait rendu Irène veuve en tuant l'usurpateur. Pour ne point trahir sa mémoire en épousant l'assassin de son mari, l'impératrice, déchirée entre le devoir et l'amour, s'était ôtée la vie :

Pardonne, Dieu clément : ma mort est-elle un crime ?

s'écria-t-elle, par la voix de ma future femme, en trépassant. Tous applaudirent.

J'avais, au moment où je découvrais la pièce, bien d'autres choses à penser, c'est pourquoi je n'avais pas fait une lecture suffisamment critique d'*Irène*. À regarder les choses davantage en profondeur, le Patriarche n'y était pas au zénith de son talent. Cela faisait bien vingt ans qu'il y travaillait, et les beaux moments semblaient dater de ses premiers traits de plume — c'était là qu'on pouvait croire entendre la musique et le style des vers d'*Athalie* —, tandis que la fin trahissait la vieillesse de l'auteur. Le *tripot* de la Comédie-Française ne s'y trompa pas, qui n'accepta la pièce que parce que sa représentation ouvrait la voie au retour de Voltaire à Paris. Villevieille écrivit à Condorcet un éloge dithyrambique de l'œuvre, suggérant que les pleurs de M^{me} Denis à sa lecture n'étaient que trop justifiés. Nicolas, à qui le philosophe avait envoyé sa pièce, lui en fit en retour une critique sévère, ajoutant que Turgot était de son avis. La tragédie fut donc remise sur le métier, et c'est une version quelque peu remaniée, mais point encore celle qui résonnerait bientôt dans la salle des Tuileries, qui fut jouée à Ferney par la troupe de Genève à l'occasion de mon mariage.

Durant les quelques jours qui suivirent la lecture d'*Irène*, je me sentis comme enivré par la perspective de l'union qui se préparait. Je dédiais des poèmes à ma promise :

Belle et Bonne, c'est votre nom ;

C'est celui que vous donne un sage ;

*Il peint vos traits, votre raison,
Votre cœur et votre visage*¹⁵.

Je chantais dans les lettres que j'écrivais à mes amis les vertus de ma future femme, son visage charmant, sa belle taille, son bon cœur de jeune fille et son esprit plaisant ; je leur disais que c'était à Voltaire que son front devait de ne pas avoir été ceint du « triste bandeau d'Héloïse », que le Patriarche l'avait sauvée du naufrage ; j'inventais que j'avais préféré la prendre sans dot à un million qu'on me proposait à Genève. Emporté par l'enthousiasme, j'allai jusqu'à dire que bénéficiant, comme dans une sorte d'Eucharistie ou d'Adoration perpétuelle, de la présence réelle du père spirituel de l'Europe cinq heures durant chaque jour, celui-ci avait réussi une conversion à laquelle tous les prêtres de l'Église romaine auraient échoué. Puis le doute s'installa. Revenir à Paris marié à une fille sans fortune, sans nom auquel serait attaché le prestige de l'épée ou de la robe, ne serait-ce point là m'exposer derechef au ridicule ? La vision de ma future belle-famille, venue en visite à Ferney, de la modestie de leur vêtue, avait refroidi mes belles dispositions. Je fis part de mes hésitations à Voltaire, qui s'emporta, comme il l'avait fait après le meurtre des deux pigeons. Il écarta mes objections du revers de la main, fit venir M^{me} Denis, me réprimanda sévèrement devant elle, mais m'annonça qu'afin de donner un peu plus de lustre à mon mariage, il écrirait au maréchal de Beauvau afin qu'il fît monter en grade mon futur beau-père. Il consentit même à faire l'achat de quelques bijoux en guise de dot pour Belle et Bonne. Je battis en retraite. Sa nièce et lui s'engagèrent à garder le secret vis-à-vis de ma promise sur ce que j'avais envisagé de faire volte-face. Je m'en ouvris aussi, par lettre, à Caperan. Il me répondit que ce mariage était pour moi ce qu'il y avait de mieux à faire dans ma situation.

¹⁵ *Œuvres du marquis de Villette*, Édimbourg, 1788, p. 304.